

PRIX DE LA NOUVELLE GASTON WELTER 2022



CONCOURS DE NOUVELLES À THÈMES LIBRES

Sommaire

Le mot du Maire	05
Le mot de la Présidente	06
Palmarès 2022	09
Prix Gaston Welter : "H ₂ O"	11
1 ^{er} Prix d'honneur : "Fin de promenade"	17
2 ^{er} Prix d'honneur : "L'an 2000"	21
Règlement Général	25

Le comité de lecture :

Sylvie JUNG, Présidente du comité de lecture

Anne CROCITTI, Adjointe au Maire chargée de la culture

Jérôme CARRY

Carole CHATEAUX

Françoise DOUXCHAMPS

Marie GIACOMELLI

Jean-Michel JOBIN

Marie-France KREBS

Sylvie LATASSA

Gérard LAVANDIER

Mathieu LECLERC

Cyril MARTIN

Christelle MONNOT

Présidents honoraires :

Michèle WELTER

Roger TERRE

Le mot du Maire

Le Prix de la Nouvelle Gaston Welter promeut la créativité, l'imaginaire, l'ouverture d'esprit. En somme, un concentré de ce que notre municipalité s'attache à favoriser au travers des programmations de spectacles, des animations avec le monde scolaire, des liens avec les générations.

Mais avant tout, le Prix de la nouvelle Gaston Welter met en lumière l'art de s'exprimer par la traduction d'une pensée en quelque chose de visible et de tangible ; ce quelque chose qui va, à son tour, nourrir l'imaginaire de qui voudra bien y prêter un regard attentif.

À ce titre, l'écriture et, a fortiori, le genre littéraire de la nouvelle, possède le don de fasciner tout en proposant une parenthèse, une suspension dans le temps. En plein âge d'or d'internet et du « tout, tout de suite » cela trouve du sens, plus que jamais.

D'ailleurs, l'expression et la création sont des libertés fondamentales de la République pour laquelle nous faisons nation. Que serait la démocratie sans elles ?

La littérature constitue indéniablement ce trait d'union entre citoyenneté et liberté. Exprimez-vous ! Car la littérature est accessible, elle s'adresse à vous, à vos mots ; elle vous permet de parler, de dire, de croire ou de ne pas croire, d'imaginer ou de savoir... Elle nourrit l'esprit critique.

La Municipalité est éminemment fière de proposer depuis 34 ans maintenant ce concours qui constitue un moment fort de la vie culturelle locale et d'une politique qui se veut particulièrement volontariste en la matière. En témoigne le Label 100 % Éducation Artistique et Culturelle récemment attribué à Talange, récompensant ainsi un travail en étroite collaboration avec les partenaires associatifs et institutionnels, au service des plus jeunes et des familles.

Avec toute la modestie qui s'impose, la Ville de Talange contribue ainsi à démocratiser l'exercice littéraire. Il n'y a cependant pas de succès sans participants et je tiens à remercier les artisans de ce prix, sa présidente et les membres du jury, mais aussi à féliciter, celles et ceux qui, par leurs écrits, entretiennent la flamme de ce prix littéraire et de la création.

Bravo à tous !

Patrick ABATE
Maire de Talange,
Vice-Président de la Communauté de Communes Rives de Moselle
Ancien Sénateur de Moselle

Le mot de la Présidente

Pour cette édition 2022 du concours de la nouvelle Gaston-Welter, 120 auteurs nous ont adressé 171 textes.

Si en 2021 le nombre d'autrices était nettement supérieur à celui des auteurs hommes, cette année la répartition par sexe est redevenue équivalente. Le palmarès final ne reflète pas cette distribution.

Les lauréats, curieusement, sont tous masculins alors que l'an passé trois autrices avaient été primées.

La participation d'auteurs domiciliés dans des pays francophones (Belgique, Suisse, Québec...) reste constante aux alentours de 8 %.

La région d'origine la plus représentée est l'Île de France avec plus de 20 % des envois.

Le Grand Est, la région d'ancrage du prix, suit avec 10 %.

Ces préoccupations, toutes statistiques, m'ont conduite à me rapporter aux années antérieures et à constater avec un peu d'étonnement et beaucoup de facétie que le concours de nouvelle de la Ville de Talange fêtait ses 33 années d'existence.

- 33 chiffre sacré des pythagoriciens
âge clé dans de nombreuses religions
- 33 avec sa résonance mystique incontournable qui consacre pour nous une période où se sont déroulés d'immuables rituels annuels (écriture, lectures, analyses, discussions, échanges, cérémonies de remises) entre auteurs et lecteurs à la recherche du Saint Graal, la poursuite de la quintessence de la nouvelle
- 33 nombre de vertèbres du corps humain qui lui confèrent force et souplesse
- 33 à l'image de toutes et tous dont les contributions s'articulent pour édifier ce prix
- 33 comme on dirait 36 ou 120 et plus
que se soient les volontés politiques, le travail des services culturels, la pluralité des auteurs dans leurs styles et leurs genres, la diversité des lecteurs dans leurs analyses et leurs choix
- 33 aussi comme tiers approximatif d'un centenaire, d'une existence humaine à la "belle" longévité
- 33 années qui établissent une forme de pérennité pour notre prix dans le monde renouvelé des concours de nouvelles

Cette stabilité pourrait nous enfermer dans une reproduction immuable et rigide d'un même modèle de nouvelle mais en ne proposant pas de thème, nous veillons à conserver le mouvement et la pulsion de vie qui rendent chaque édition unique, surprenante.

Ouvert à toutes les participations, ne privilégiant aucun style, aucun genre, aucun sujet, le concours Gaston-Welter devient une aventure annuelle innovante où "on ne se baigne jamais dans le même fleuve".

33 ans de palmarès signifie 99 textes primés. Ce panel semble théoriquement suffisant pour établir "les recettes d'une bonne nouvelle ou du moins ce que le jury du prix entend comme tel".

Mais cette quête d'un concept tout platonicien se heurte au foisonnement des sujets embrassés, à la diversité des genres visités, à la variété des formes et structures adoptées, à la polyphonie de langues singulières.

Encore aujourd'hui, nous ne pouvons établir de règles formelles si ce n'est que revenir à notre essai de définition, quand bien même imprécis et imparfait : la nouvelle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.

L'inanité de cette recherche confronte notre jury à la vanité de perpétuer un concours qui érigerait des modèles à révérer et imiter.

Cela n'a jamais été l'objet du prix car ce qui caractérise tout art est le mouvement. Exposer ce processus créatif est notre légitimation.

« L'Art marche, avance, progresse, grandit, se développe selon des lois inconnues » Franz Liszt

Ces 33 éditions écoulées s'assemblent pour former une anthologie et chaque édition se veut un instantané original de cet art de l'instantané qu'est la nouvelle.

C'est bien sous cet angle qu'il faut découvrir la cuvée 2022 : trois textes atypiques qui éclatent, plus ou moins pour chacun d'entre eux, la dynamique traditionnelle de la nouvelle pour l'hybrider avec d'autres genres.

Ainsi la nouvelle "L'An 2000", de par son découpage, la trivialité du vocabulaire employé, l'apparente désinvolture stylistique, s'apparente à l'écriture d'un scénario burlesque. L'auteur accumule les "gags" qui font chuter son personnage, dégradent sa dignité et le font glisser dans le ridicule. Il revendique clairement cette volonté parodique de cultiver cet art de la chute en citant dans la scène finale un expert en la matière, Buster Keaton. Pour ma part, je ne résiste pas à l'envie de convoquer Pierre Pinoncelli, artiste-performeur pour illustrer ce décalage ironique.

« Où est l'art dans toute cette pantomime ? ricanent les débiles et les momies de l'institution... Il faut laisser rire les hyènes (hi ! hi ! hi!) et s'esbaudir les pleutres (ah ! ah ! ah!) et toujours s'efforcer d'être GROTESQUE pour empêcher la vie de se coaguler dans le sérieux, le bon goût et l'esthétisme, yeah ! »

La nouvelle "Fin de promenade" recourt au détournement de manière encore plus manifeste et provocatrice. Se pencher sur les misères d'un jeune célibataire à l'aube de l'an 2000 reste un sujet somme toute léger. Mais choisir l'apparence formelle du conte pour rendre compte de l'horreur de la Shoah est un pari risqué.

Avec la succession cyclique de phénomènes surnaturels (les disparitions), un héros et sa famille gentille et stéréotypée, la simplicité naïve du langage regorgeant d'adjectifs qualificatifs positifs (délicieux, beau, agréable, superbe, mélodieux...) l'œuvre renvoie constamment au registre du merveilleux. Et pourtant, à aucun moment, le lecteur se laisse bernier par la forme. Dès le départ, sa vigilance est éveillée par différents indices, dates, patronymes. Au fur et à mesure que se déroule le récit dans sa douceur éœurante et sa linéarité prévisible, se développe aussi dans l'esprit du lecteur un sous-texte d'images et d'écrits, de reportages et de témoignages qui reconstruisent sa perception de l'holocauste. En adoptant la forme légère du conte, l'auteur ne nous narre

pas un énième épisode de cette période. Il s'autorise ainsi à contourner la prescription défendue par Claude Lanzmann de ne pas faire œuvre de fiction à partir du génocide. Il évite également l'écueil de ce que l'auteur de *Maus*, Art Spiegelman, nomme l'holo-kitsch, son esthétisation romancée et lacrymale. Bien plus, cette transgression formelle l'amène à anéantir son propre texte pour mieux nous renvoyer à la violence de l'indicible.

Transgression et détournement sont aussi à la genèse de la nouvelle "H₂O". Le récit adopte le côté formel d'un roman-photo, genre très en vogue dans les années 1960, mais actualisé par l'abréviation IMG qui ressort au langage informatique de notre époque. La numérotation joue d'ailleurs un rôle significatif en suggérant un choix délibéré dans un panel d'images plus large. Elle construit le fil linéaire de la narration, de 238 à 1969. Elle établit les durées, temps longs ou successions rapides. A chaque numéro s'associe une légende laconique, des phrases nominales principalement qui précisent la luminosité et le sujet. Et spontanément, incité par cette concision même, le lecteur comble l'absence des photos en recréant dans son imaginaire les clichés. Mais "H₂O" ne saurait se réduire à un roman-photo sans photos d'un héros photographé, amoureux à la dérive, en quête d'une photo impossible. Car si l'art du visuel fonde le propos, il se manifeste également dans sa transcription formelle. Police de caractère, titre, répétition d'un signe typographique en forme de calligramme, inscriptions de pierre tombale, présentation et découpage participent intrinsèquement à son esthétique. "H₂O" ne peut se communiquer oralement. Incarnée dans un geste visuel, elle dévient une nouvelle graphique.

Ce palmarès 2022 est donc à l'image de la nature protéiforme de la nouvelle et illustre une fois de plus sa capacité à se transformer soit par l'hybridation ou l'assimilation d'autres catégories littéraires, voire d'autres arts. Elle ne se fige pas mais s'inscrit dans la dynamique du mouvement.

« Le monde de l'art n'est pas celui de l'immortalité, c'est celui de la métamorphose. » André Malraux

*« Rien n'est absolu
Tout est changement
Tout est mouvement
Tout est révolution
Tout s'envole et s'en va »*
Frida Kahlo

Sylvie JUNG

Palmarès 2022

Prix Gaston Welter :

"H₂O"

Florentin Grévy (Paris – 75)

1^{er} Prix d'honneur :

« Fin de promenade »

Guy Bellinger (Montigny-lès-Metz – 57)

2^{ème} Prix d'honneur :

« L'an 2000 »

Yvan Robberechts (L'Echelle-Saint-Aurin – 80)

Par ordre alphabétique :

8 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :

"Fin de promenade"

Guy Bellinger (Montigny-lès-Metz – 57)

"Venise la rouge"

Jean-Marie Cuvilliez (Saint-Amand-les-Eaux – 59)

"H₂O"

Florentin Grévy (Paris – 75)

"A bleu le corps"

Magali Jakob-Loué (Ottobrunn – Allemagne)

"Soirée parisienne"

Isabelle Lespingal Lévy (Fuveau – 13)

"Régime sec"

Bernard Marsigny (Marcoux – 42)

"Une dernière tasse"

Marie-Christine Quentin (Alençon – 61)

"L'an 2000"

Yvan Robberechts (L'Echelle-Saint-Aurin – 80)

24 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection :

"Rêve clandestin"

François Angevin (Asnières-en-Bessin – 14)

"Fin de promenade"

Guy Bellinger (Montigny-lès-Metz – 57)

"Venise la rouge"

Jean-Marie Cuvilliez (Saint-Amand-les-Eaux – 59)

"Louise et les puces"

Jean-François Dubos (Paris – 75)

"La tache"

Gilles Eskenazi (Berneuil-sur-Aisne – 60)

"Capituler"
Cécile Gaud (Marseille – 13)

"H₂O"
Florentin Grévy (Paris – 75)

"Probabilité : 0,9%"
Nadine Groenecke (Verdun – 55)

"A bleu le corps"
Magali Jakob-Loué (Ottobrunn – Allemagne)

"La troisième maison"
Eric Lafitte (Nice – 06)

"Et tout le bataclan"
"Sur un fil"
Aurélia Lesbros (Cabestany – 66)

"Soirée parisienne"
Isabelle Lespingal Lévy (Fuveau – 13)

"Et derrière ce rideau"
Annie Lévy (Epinay-sur-Orge – 91)

"L'anonyme"
INCA

"Régime sec"
Bernard Marsigny (Marcoux – 42)

"Une étoile filante"
Cayral P.E (Paris – 75)

"Une dernière tasse"
Marie-Christine Quentin (Alençon – 61)

"Cancer"
"L'an 2000"
Yvan Robberechts (L'Echelle-Saint-Aurin – 80)

"Dans le sens de la marche"
Marie Romanini (Argenteuil – 95)

"Une richesse pour toute la vie"
Karine Ségalen (Lacroix-Falgarde – 31)

"Ces petits détails qui font la différence"
Nathalie Vansielegem (Bruxelles – Belgique)

"La transparence des caractères"
Jean-François Vielle (Rennes – 35)

Prix Gaston Welter : H₂O

Je voulais prendre la pluie en photo.

Ni la capturer, ni l'immobiliser, ni la figer en une multitude de pixels hésitants.

La prendre en photo.

Saisir sa chute, les gouttes étirées par la gravité jusqu'à se disloquer en deux gouttes plus petites, et encore et encore jusqu'à ce qu'elles éclatent au sol. Saisir sa couleur, non pas du gris mais de l'irisé. Saisir le reflet déformé du monde à sa surface, sa réalité mouillée et presque poisseuse sur ma peau, sur mon objectif.

Tout le monde croit que la pluie accompagne l'orage mais je suis certain, moi, qu'en réalité elle le fuit. Sinon, pourquoi se précipiter à bas des nuages ? Pourquoi quitter l'univers supra-cumulonimbutique où le soleil est le seul ciel ?

C'était cela, que je voulais prendre en photo.

La

Plu-

ii i i i i i i i i ii
 ii ii ii ii ii ii ii ii
 i i i i i i i i i

-e.

La pluie de ses yeux.

J'ai commencé par briser mon appareil photo. Il me semblait beau que tout cela débute par une sorte de fin ; en tout cas quelque chose qui puisse y ressembler. Je ne voulais pas céder à la facilité du numérique. J'ai préféré le difficile grain du vieil argentique, celui qui ne se déclenche pas toujours, qui rechigne à saisir les couleurs. Je ne me laissais qu'une chance. Entre la pluie et moi avait toujours existé un lien particulier, une sorte de respect mêlé d'émotion. Pour cette raison, je ne pouvais faire autrement que de me compliquer la tâche.

Ma photo serait la seule de la pellicule ou ne serait pas.

IMG_238

Nuit tombante. Le reflet d'un petit garçon dans une flaque.

Quiconque veut prendre en photo la pluie vous le dira : on ne se lève pas un matin en espérant avoir terminé le soir. Il faut remonter les états de la matière. La goutte d'eau est un achèvement : ce n'est pas un absolu.

J'ai d'abord été photographe arctique. Le froid mordant, la croûte de glace qu'il faut briser sur l'objectif, le souffle qui gèle en sortant du nez. L'eau dure.

J'ai ensuite été photographe volcanique. Les geysers percutants, les scories qu'il faut balayer de son visage, la chaleur qui consume les chaussures. L'eau légère.

Je serai enfin photographe aquatique. L'humidité volante, les gouttes qu'il faut retirer du mécanisme, le vent qui balaye le tout. L'eau souple.

Bientôt, je prendrai la pluie en photo.

IMG_954

Matin hésitant. Une voiture longue et sombre, aux vitres teintées, que regarde un jeune homme. Un coffre trop grand, un air trop triste.

Connie m'aurait accompagné. Elle aussi aimait la pluie. On s'était rencontré au cimetière, à l'enterrement de ma mère. Elle était à quelques tombes sur la gauche, à l'enterrement de son père. Je me rappelle du bruit des pelletées de terre qui alternaient, mère puis père puis mère puis père. Quand ça s'est terminé, la pluie a pris le relais. On s'est croisé entre

Ci-gît

et

Laura Azilé

Victor Bleu

1 9 8 7 - 2 0 1 2

1965-2010

(elle n'avait pas de ci-gît)

Toutes les années qui ont suivi, on a fêté notre rencontre entre ces deux tombes. Il avait toujours plu, des grosses gouttes bien franches qui ruinaient notre pique-nique mais nous faisaient rire comme jamais, avec ma mère et son père qui surveillaient tout ça de loin comme des chaperons très discrets.

La dernière année, il ne pleuvait pas. Ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Dix-sept semaines plus tard, Connie partait au bras d'un petit con trop ensoleillé. J'ai dû expliquer ça aux gens du cimetière, surtout Victor et Laura. Ils ne comprenaient pas, et moi non plus.

J'ai beaucoup pleuré.

IMG_1651

*Mardi de juillet. Une page de journal, bulletin météo, page 16
(à côté du sport).*

J'ai cessé de prendre des photos. Ce n'est pas moi qui le voulait mais le monde tout entier, semblait-il. Il y avait toujours trop ou pas assez de soleil. Tout était fade, décevant. Je n'aurais pas réussi à prendre en photo un mur. Le cadrage tanguait comme un marin ivre, les couleurs s'épuisaient avant même d'apparaître et moi-même je n'y croyais plus. Le journal qui m'employait ne m'a pas viré, non. On m'a proposé la météo, mais il pleuvait dans tous mes bulletins alors on m'a mis aux archives. J'ai emporté mes gros nuages de tristesse au sous-sol.

Chez moi, presque rien n'avait changé. Connie avait emporté le chat mais pas son panier : on y voyait encore la forme de son corps. J'avais rallumé la chambre noire et les pinces à linge ne servaient plus que pour le linge. C'était rien et c'était tout.

IMG_1652

*Soleil absolu. Un couple rit devant une mairie, entouré de
gens bien habillés.*

J'ai voyagé aux pays des grandes moussons pour qu'elles m'emportent l'âme. J'y ai vu des pluies comme il n'en existe nulle part ailleurs, des rivières entières tombant du ciel. Il ne m'en reste que des souvenirs, gravés dans mon cerveau comme sur un disque. Des fragments de carte aussi, où parmi les courbes de niveau et les noms de village on peut retracer mon chemin. Des photos, des pellicules, aucune. Je n'aurais pas pu. Quand je voyais des choses belles, je fermai les yeux comme un obturateur, un instant. L'image ne restait pas mais la pluie de mon esprit se calmait.

Un soir, j'ai vu un coucher de soleil si rouge que mon sang aurait paru blanc à côté. J'ai compris qu'il fallait que je rentre. Dans l'avion, je me suis dit On n'a pas vécu tant que l'on n'a pas pleuré devant un crépuscule. Avec 17 heures de retard, à 10 000 mètres du sol, en pleine nuit, j'ai sangloté doucement. Chaque

larme était une Connie qui n'était pas avec moi. J'ai cessé de les compter après la neuvième.

IMG_1787

Ciel couvert, quelques lambeaux de ciel. Un homme referme un parapluie.

J'ai adopté un nouveau chat, un très vieux et très ingrat, peut-être un peu bipolaire. Au refuge, il m'avait griffé la main et s'était tassé au fond de sa cage. Je ne voulais pas un chat qui me déteste et il ne voulait pas un humain qui l'aime. J'allais repartir quand il a commencé à pleuvoir. Au bruit des gouttes sur les fenêtres, il s'est endormi. Je suis reparti avec lui, une peluche de baleine à demi-déchirée et assez de croquettes pour tenir un siège. Je ne sais pas s'il m'aime mais quand il pleut, il sort sur la terrasse, s'assoit et regarde les nuages se vider. Ça nous a fait un point commun.

Je pense toujours à Connie, sans doute un peu trop. Je l'ai revue il y a quelques temps, sur le trottoir de l'autre côté. J'ai compris à quel point elle était loin quand elle m'a fait un signe de la main.

C'est pour ça que j'ai voulu prendre la pluie en photo.

IMG_1968

Cœur de nuit. Une voiture au pare-choc déformé, en travers de la chaussée glissante.

Brutal, inattendu. Sourd. La violence triste de la réalité.

J'ai perdu le contrôle. Une ombre a surgi devant mes yeux alors j'ai freiné. Le reste, c'est l'averse qui l'a fait.

Ce n'était pas prémédité. Je veux rentrer chez moi, mon chat m'attend, qui va lui ouvrir pour qu'il regarde l'eau tomber ?

Je n'aurais pas pu le reconnaître de toute façon. Je ne l'ai vu qu'une fois et j'ai tout fait pour oublier son visage depuis. C'était un hasard, Connie, un malheureux hasard. Je te le jure.

Que j'ai mon appareil dans la poche était une coïncidence aussi. J'ai fait ta photo, mon sublime cliché mais je le regrette maintenant. Je n'aurais pas voulu que ça se passe comme ça. Sur quelques fragments d'argent, au creux de ma

pellicule, j'ai imprimé la pluie de tes yeux, quand tu es arrivée et que tu n'as pas compris.

Ton soleil gît en caniveau derrière mais on ne le voit pas. Il n'y a que l'orage qui te brouille les sens, qui se mêle à tes larmes. Une seconde avant que tu ne me regardes, que tu me reconnaises, que le camion rouge et jaune n'arrive. Je voulais t'offrir la pluie, pas la nuit.

On est deux, on s'étreint, on pleut de partout mais surtout des yeux.

Dans la voiture, les policiers ont mis la radio. C'est l'heure du bulletin météo, celui de l'aube, des routiers, des mélancoliques et des insomniaques. La pluie va continuer quelques jours encore. On évoque l'accalmie à venir, loin mais déjà perceptible. Je pense à Connie et aux nuages. À mon chat, qu'elle a promis de laisser sortir. À la virga, aussi, cette pluie qui se dissipe sans toucher le sol. Au temps qu'il fera quand je te reverrai.

Sur la vitre, les gouttes d'eau font la course.

IMG_1969 – Je voulais prendre la pluie en photo.

Noir et confus. Le cliché est sombre, abîmé, médiocre. On n'y distingue pas même un vague flou artistique. Dans un coin, peut-être, une silhouette de femme.

Florentin Grévy

1^{er} Prix d'honneur : Fin de promenade

Il fait un temps délicieux en ce dimanche d'été 1939. Pas question de passer à côté de l'occasion pour la famille Moïse. La voici donc qui, en ce radieux début d'après-midi, quitte son bel appartement de la Fournirue pour une promenade dans Metz. Un brin de déambulation digestive ne peut pas faire de mal, tout particulièrement après un déjeuner plantureux. Et pas que plantureux d'ailleurs, excellent également : Mme Moïse n'a pas failli à sa réputation de cordon bleu !

A l'extérieur, la température est des plus agréables, une petite bise de Nord-Est s'est levée qui tempère opportunément les ardeurs d'un astre solaire peu économe de ses rayons.

Heureux de se dégourdir les jambes dans la ville somnolente, ils s'en vont par les rues paisibles, les cinq Moïse. Il y a David, 38 ans, le père, violoniste classique qui porte beau, sa femme Judith, 36 ans, à la silhouette fine et racée, et leurs trois beaux enfants, Salomon, 14 ans, Rachel, 12 ans et le petit dernier, Noah, 7 ans.

On qualifiera sans risque d'erreur cette tribu de famille heureuse, quand bien même elle traverse à l'occasion ses petites difficultés, ses fortes tensions, voire ses crises aiguës. Mais, globalement, tout va bien. Monsieur est passionné par sa carrière, il a l'humeur égale et le sens de l'humour ; Madame, qui a renoncé en se mariant à une carrière de harpiste, est une maîtresse de maison accomplie ainsi qu'une mère responsable, un peu soupe au lait par moments peut-être ; quant aux enfants, propres et bien élevés, ils grandissent comme attendu et leurs résultats scolaires sont, dans l'ensemble, satisfaisants.

Pour l'heure, tandis qu'ils remontent la Fournirue, l'harmonie règne entre ces cinq personnes, reliées entre elles autant par l'affection que par la nécessité. Pas de dogmes ni d'interdits religieux pour les contraindre, les parents ne sont pas croyants. Et si ces derniers ont choisi des prénoms hébreux pour leurs enfants, c'est par fidélité culturelle à leurs aïeux, rien de plus. Encore qu'en ce moment, on n'arrête pas de souligner leur judéité, ce qui est absurde et nécessite de constantes remises au point. En réalité, ce qui compte vraiment pour David et Judith, c'est l'art - et la musique en particulier -, la culture, la nature, l'amour. Alors, pitié ! Qu'on ne leur parle pas de Yaveh, de Torah, de Yom Kippour, de Bar Mitzvah...

En cette superbe après-midi estivale toutefois, tout souci, toute idéologie, toute préoccupation sont mis à l'écart et seuls leur importent la bonne chaleur du soleil, le rafraîchissant frémissement de l'air, le chant mélodieux des oiseaux, ce brave moustachu à vélo qui siffle un air du Fou chantant, l'histoire bête que raconte David, la Rosengart décapotable crème et bordeaux qui les dépasse toute rutilante...

Le bord de la Moselle, l'Esplanade et son bassin où Noah fait naviguer son petit bateau de bois, une pause à la terrasse d'un café, un accordéoniste qui vient jouer « Où est-il donc ? » de Fréhel, Rachel qui insiste pour lui acheter un petit format... On continuerait bien de la sorte jusqu'à la fin des temps...

Mais à un moment ou à un autre il faut songer à rentrer : il y a les leçons à repasser et les devoirs à finir.

Sur le chemin du retour se trouve la rue des Allemands, qu'ils aiment bien. Les Moïse s'y engagent avec le même plaisir que d'habitude, quand bien même le temps, jusque-là parfait, semble vouloir se gâter. De fait, le vent a tourné, un léger voile nuageux commence à dénaturer l'azur et l'atmosphère se fait un peu lourde. Mais rien d'inquiétant, s'il doit y avoir de l'orage, la petite famille a tout le temps de rejoindre la Fournirue avant éclairs et tonnerre.

Ils font plaisir à voir, les Moïse, qui promènent leur joie de vivre entre deux rangées de maisons aux façades de vénérables ancêtres.

Suivant son penchant naturel, ce jeune farceur de Noah y fait le pitre. Lutin sautillant, il dit tout ce qui lui passe par la tête, ce qui fait rire ses parents ; intérieurement s'entend car il convient de ne pas montrer un soutien indéfectible à tous ses enfantillages. Ne vient-il pas d'ailleurs de tirer la langue à une vieille dame que l'on croisait. C'en est trop. Judith s'apprête à tancer l'impertinent mais au moment précis où elle va prononcer les mots de réprobation qui se pressent dans sa bouche, elle les ravale soudain.

La main de son cadet, qu'elle tenait dans la sienne l'instant d'avant, n'est plus là. Et au bout de cette main, plus de petit galopin.

Mais qu'est-ce qu'elle a ? Qu'est-ce qui lui prend donc de vouloir gronder un enfant inexistant ?

Un instant troublée, elle passe son bras sous celui de David et reprend sa plaisante promenade dominicale. Comme il est bon de se promener en compagnie de son mari et de ses deux enfants. Elle en a toujours rêvé d'un troisième, mais c'est la vie qui décide, n'est-ce pas ?

Deux minutes plus tard, Rachel s'arrête devant une librairie :

- *Eh, t'as vu papa ? Il y a plein de livres de Jules Verne. Je sais que c'est pour les garçons mais...*

David se retourne pour lui répondre mais, à sa brève surprise, il n'y a personne devant la vitrine. Il se demande une seconde qui diable vient de lui parler puis écarte cette pensée importune d'un coup de balai mental. Une impression fautive, voilà tout. Un haussement d'épaule et ses pieds se remettent en mouvement. Il passe son bras autour de l'épaule de sa gracieuse Judith. Tout va bien, il fait beau, ils font une belle balade, sa femme, leur fils unique et lui.

Les épaules nues de Judith inspirent sa main et son avant-bras. Et pas seulement ! Il a bien envie de serrer de plus près, de presser fort et même très très fort contre le sien, le corps de celle qui lui a donné son âme. Et de l'embrasser tendrement, et pourquoi pas goulûment. Mais, il en a conscience, le moment et l'endroit sont mal choisis. Et puis il ne veut pas gêner Salomon. Il va bientôt devenir un homme (il l'imagine en 1955 déambulant lui aussi avec sa femme et son enfant) mais pour un tout jeune adolescent de telles effusions seraient rien moins que gênantes. Alors pour donner le change, il trouve un sujet. Banal, trop banal :

- *Dis donc, Salomon, tu as fini toutes tes révisions pour... ?*

Avec une question pareille, David a bel et bien réussi à ne pas gêner son garçon. D'un autre côté, il n'a pas su ne pas l'irriter puisque c'est en grognant que l'adolescent lui répond :

- *Mais papa, tu sais bien que...*

M. Moïse attend la suite de la phrase... Mais de quelle phrase au fait ? Et prononcée par qui ? Il n'y a personne d'autre ici sur ce vieux trottoir, que sa magnifique Judith et lui-même. Si l'on excepte bien sûr ce chien errant venu lui renifler les talons et qu'il éloigne d'un coup de pied peu amène.

- *Tu disais ?* lui demande Judith

- *Rien, ma colombe, je parlais tout seul. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Il faudrait que je me surveille. Je deviens gâteux...*

Un instant déstabilisé, David se ressaisit bien vite. Pourquoi s'en faire quand on se promène en amoureux avec la femme de sa vie ? La main dans la main, ils font quelques pas de concert avant que le mari ne s'arrête, ne prenne son adorable épouse dans ses bras, n'en resserre sur elle leur tendre étau et ne l'embrasse en apposant sur ses lèvres l'humide ourlet des siennes. Un baiser lent, suave, langoureux qui porte en lui toute l'éternité du monde...

Le retour à la réalité n'en est que plus choquant : qu'est-ce qu'il fabrique là le respectable M. Moïse, tout seul dans cette artère messine, occupé à étreindre et à embrasser... du vide ? Nom de nom, il faut qu'il fasse attention ; sinon on va l'envoyer chez les fous !

Par bonheur, la rue était déserte à ce moment-là. D'ailleurs, la minute d'après, David, heureux de sa petite promenade solitaire, n'y pense plus. Et bientôt, il ne pense plus du tout. Ni ne voit, ni n'entend, ni ne sent, ni ne goûte, ni ne touche plus rien du tout.

* * * * *

En cette belle fin d'été 1939, les Moïse étaient entrés à cinq dans la rue des Allemands. Ils n'en étaient jamais ressortis.

Guy Bellinger

2^{ème} Prix d'honneur : L'an 2000

Ca n'allait pas fort. J'étais à nouveau en pleine déchéance morale et physique.

Je passais mes journées dans un trou à rat du côté de Nanterre à glander, dormir, picoler et me masturber. Dans mon frigo c'était vide ou pourri et dans l'appart ça sentait l'écureuil... Je vivais à la « va-comme-je-te-pousse », mais ça poussait pas fort.

Je sortais peu et ne voyais personne en dehors des voisins de palier croisés par hasard. Parfois j'allais chercher « un grec » à emporter, au bout de la rue. Si j'étais dans un bon jour je poussais à pied jusqu'en ville pour « un Tacos » sauce piquante que je mangeais sur place. Je regardais les gens marcher d'un pas décidé vers des destinations importantes. Moi, j'avais mis sur pause la comédie humaine.

C'était le début de l'internet avec les modems 56K qui se connectaient en faisant plein de petits bruits chelous, comme si on cherchait à joindre le général de Gaulle sur Mars. Ca mettait des plombes avant que la photo s'affiche, bande par bande, comme sorti d'une imprimante couleur. Le porno en ce temps là avait quelque chose d'érotique. Tu découvrais d'abord son visage, puis ses seins. Il fallait plusieurs secondes pour voir ses hanches, son sexe ou son cul. Ca faisait comme un strip-tease, le Graal devait se mériter. Par contre, se masturber tenait de l'expédition, si tu voulais faire ça bien, tu partais pour plusieurs heures.

Il me restait 8 mois d'allocation chômage avant les minimas sociaux. J'étais encore large.

« *Vous savez M. Lefevre, vos chances de retour à l'emploi sont inversement proportionnelles au temps qui passe* ». C'est ce que m'avait dit la conseillère ANPE à mon dernier pointage. Pourquoi choisir une tournure de phrase si compliquée. Peut-être qu'elle n'avait pas trouvé les mots pour me dire « *vous êtes dans la merde M. Lefevre* » ou « *bougez-vous le cul M. Lefevre* ».

Pour me remettre un peu en selle je m'étais inscrit sur un site de rencontre. Pas facile de parler de soi quand t'es dans la dèche. C'était mauvais, ça ressemblait à une lettre de motivation... j'étais resté vague mais honnête et j'avais fini par cette formule désuète « pour une rencontre d'une nuit ou d'une vie ». Voilà c'était envoyé. Comme un lancer à la mouche.

Rien pendant 4 jours. J'ai pensé à la conseillère ANPE « *vous savez M. Lefevre, vos chance de rencontre sont inversement proportionnelles au temps qui passe* ».

Le 5^{ème} jour j'ai un message d'une fille plutôt mignonne qui voulait en savoir plus sur moi vu qu'elle voyait dans nos profils beaucoup de points communs. J'allais répondre par un long message dans lequel j'avais tout donné, lorsque

je reçois ces quelques mots : « *désolé, je me suis trompée !! j'ai cliqué sur le mauvais profil !! Bon courage. Bye* ».

Mon lancer mouche avait foiré. Du coup j'ai tout repris de zéro en étant parfaitement malhonnête. Sans trop en faire quand même, les femmes ont un 6ème sens, elles le savent quand ça sent le renard. Pour ma photo de profil je me suis introduit en douce dans le parc d'une maison bourgeoise, style Art Nouveau, en meulière, avec en arrière plan le jardin d'hiver surplombé d'une jolie glycine. Le décor était posé, c'était du lourd.

Plus que 3 mois d'Assedics avant d'être radié. Plus que l'écureuil, ça sentait le roussi. On était à 1 mois de l'an 2000, j'allais prendre à la fois 1 an, 1 siècle et 1 millénaire. Fallait que je bouge ! J'ai relancé tous mes contacts par téléphone et par lettres. Dix jours plus tard j'avais 2 rendez-vous sur Paris.

Celui pour la Fnac s'était super bien passé, la DRH avait besoin d'un vendeur au rayon « Livres » et ma licence en Littérature Anglaise était vraiment un plus pour l'équipe. Par contre ce sera payé au SMIC. M'en fous, même pas mal.

Dans la semaine j'ai reçu mon contrat par la poste à renvoyer signé. Il était stipulé CDD de 8 mois à compter du lundi 1er janvier 2000... au rayon livres de cuisine !

ouah ! ...cuisine ! En fait la Fnac c'était comme chez les bidasses « ah bon tu parles 3 langues ? C'est bien ça mon gars! Ca va être utile ! Allez, ...corvée de chiotte !

L'idée c'était de démarrer l'an 2000 avec un boulot et une gonzesse.

Je tchattais avec un prof d'anglais qui s'appelait Anaïs. Selon l'inspiration on parlait en français ou en anglais, ce qui rendait notre relation vivante et particulière. Je lui avais raconté qu'à 17 ans j'avais aimé passionnément le parfum Cacharel « anaïs anaïs » que portait mon premier amour et comment on s'était aimé dans les dunes au bord de l'Atlantique. Elle trouvait ça « *so cute* » et j'avais conclu par un « *yes, so romantic* ». Dans la foulée je lui avais proposé de la retrouver au PMU à Nanterre, à côté du Tacos, et elle avait dit « *oui* ». Yes I !

Le rendez-vous était fixé à samedi, 11h00.

Je n'avais plus fait fonctionner le poireau dans une relation à deux depuis 18 mois, et c'est le cœur léger que je me suis installé au PMU avec 20 minutes d'avance. J'ai failli commettre l'erreur fatale en commandant une bière mais je me suis repris « euh... plutôt une Pellegrino citron ».

A 11h20 je commençais à trouver le temps étrangement long quand j'ai reçu ce SMS « *désolé, notre rendez-vous c'est pas une bonne idée. I'm so sorry darling* ».

Si je résume, j'étais en train de me faire larguer par quelqu'un que je n'avais encore jamais vu.

Sur le chemin du retour il y avait une tourterelle blottie contre le pied d'un arbre, je l'ai ramassée et mise sous ma doudoune. Pendant une semaine, Anaïs (oui, je l'avais appelée Anaïs) a mangé de la pâtée pour chat et canardé de la

fiente à travers l'appart.

On était le 1^{er} janvier 2000, il était temps qu'Anais et moi on se sépare. Malgré nos points communs évidents cette relation ne pouvait durer plus longtemps. J'ai déposé un bisou sur son cou gris perle et je l'ai laissé prendre son envol par la fenêtre ouverte. Elle a voleté jusqu'au potager du presbytère et s'est immobilisée dans les feuilles d'épinards.

Après j'ai vu des plumes voler en tous sens, comme sorties d'un polochon qui se déchire, et un matou, gros comme un veau, emporter son trophée. On aurait dit un de ces gags tristes à la Buster Keaton. Un truc en noir et blanc, sans paroles, avec un piano désaccordé pour jouer le tempo.

...Le millénaire allait être long.

Yvan Robberrechts

Règlement Général 2023

<http://prix-gaston-welter.com>

Envoi des textes : du lundi 6 mars au vendredi 30 juin 2023

Lauréats prévenus pour le 4 décembre 2023

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

1. Intitulé

Prix de la nouvelle "Gaston Welter" - Ville de Talange

2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première œuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).

Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle "Gaston Welter"
Hôtel de Ville
Service culturel
57525 TALANGE

5. Date limite d'envoi

Le concours est ouvert du lundi 6 mars 2023 et ce jusqu'au vendredi 30 juin 2023 inclus.

6. Récompenses

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1^{er} Prix : 400 euros + 50 exemplaires de la brochure

2^{ème} Prix : 250 euros + 25 exemplaires de la brochure

3^{ème} Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

7. Résultats et cérémonie de remise des prix

Les lauréats, uniquement, seront prévenus des résultats au plus tard le 4 décembre 2023.

Les auteurs seront conviés à assister à une rencontre autour de la nouvelle au cours de laquelle les trois lauréats seront honorés.

8. Internet

Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

www.talange.com et <http://prix-gaston-welter.com>

Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet et dans le recueil des résultats.

9. Renseignements complémentaires

Contactez le Service Culturel de la Ville de Talange :

03.87.70.87.83 ou culturesports@mairie-talange.fr

Définition de la Nouvelle

Quelques essais de définition

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...).

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.



PRIX DE LA NOUVELLE GASTON WELTER 2023

**DATE LIMITE
D'ENVOI : 30 JUIN**

Mairie de TALANGE
03.87.70.87.83
culturesports@mairie-talange.fr
Règlement sur prix-gaston-welter.com



